

Lauréats du concours intercommunal 2015

**NOUVELLES
&
POÈMES**

« Lumière »

Avant-propos :

Pour la 7^e année consécutive, la Communauté de communes Terre de Camargue a organisé, avec son Réseau de lecture publique, un concours de nouvelles et de poésie à destination des habitants du Gard et de l'Hérault.

Le thème de cette année était : « Lumière ».

L'équipe organisatrice tient à remercier l'ensemble des participants et tout particulièrement les lauréats de cette session :

Dans la catégorie Nouvelle :

- 1^{er} prix : Nicolas DELMAS pour « *Et si Platon s'était trompé ?* » p. 5
- 2nd prix : Eric GOHIER pour « *Nino* » p. 11

Dans la catégorie Poésie :

- 1^{er} prix : Daniel DELPORTE pour « *Dame Lumière* » p. 23
- 2nd prix : Claudette BASSET pour « *Un matin de lumière* » p. 25
- Prix spécial jury : Inès ALFONSO (9ans)
pour « *Brillante et étincelante lumière* » p. 27

Les textes ont été fidèlement retranscrits
tels qu'ils nous ont été confiés par les auteurs.

Et si Platon s'était trompé ?

de Nicolas DELMAS

1^{er} prix dans la catégorie Nouvelle

« Plus nous sommes surveillés, mieux nous nous comportons »

J. Bentham

Ce matin, comme chaque matin, lorsque les réveils sonnèrent, il ne put s'empêcher, en se levant du lit, de saluer sa voisine de l'appartement à gauche du sien. Un mur de verre transparent les séparait certes. Mais, pour le reste, leurs vies respectives leur étaient connues.

En effet, conscient depuis un certain temps de l'impossibilité de surveiller tout le monde par quelques uns, un gouvernement - plus audacieux que les autres - avait mis en place le contrôle parfait, le contrôle de tous par tous. A ce titre, les anciennes habitations en béton, en bois, en acier, avaient fait place nette à des immeubles en verre – le mobilier avait suivi –, dans lesquels les résidents pouvaient s'épier à tout instant, tout en étant au même moment à la merci du regard des passants extérieurs. N'y avait-il pas meilleur moyen de lutter contre la peur légitime de l'autre que de tout connaître sur chacun ? La peur naît de l'ignorance. La société sans peur se devait donc de tout savoir, à tout instant, sur chacune de ses composantes.

Toutefois, que faire contre la nuit qui jette un voile sur la trame des événements ? La réponse fut là aussi à la hauteur de l'audace que chaque citoyen pouvait, devrait espérer de son gouvernement. Si la nuit peut

mettre en échec le projet, alors, il suffit que le jour devienne la norme. Des néons par dizaines, par milliers avaient été installés dans les rues, dans les maisons, afin que pas un coin ne soit préservé par l'ombre. Après tout, depuis la nuit des temps, l'homme avait cherché à étendre l'emprise de la lumière, repoussant sans cesse plus loin l'obscurité, la réservant à quelques sombres confins. Platon n'avait-il pas fait de l'accès à la lumière, le symbole de la connaissance, pendant que les sombres recoins de la Caverne représentaient l'abâtissement où était enchaîné l'humanité.

Bien sûr, cette évolution ne s'était pas faite sans rencontrer quelques oppositions, divers obscurantismes, qui s'étaient d'ailleurs désignés les « Illuminés ». Heureusement, ces gens, soucieux de ne pas trop exposer à la lumière du public leurs noirs desseins, avaient fini peu ou prou par être éradiqués.

Évidemment, il était bien loin de telles réflexions, absorbé déjà par l'hologramme télévisuel qu'il venait d'allumer, le privant ainsi du salut que sa voisine lui rendit, s'affairant ensuite comme si personne ne pouvait profiter de son intimité ainsi exposée.

Lorsque les informations eurent fini de défiler, il chercha de quoi se vêtir. Le temps dehors apparaissait plutôt clément – et pour voir cela, il n'avait eu nul besoin d'ouvrir sa fenêtre ni même ses volets, juste de regarder à travers le mur ; quelle invention merveilleuse, quel gain de temps fantastique, pensa-t-il. Il mit donc plutôt des vêtements légers et s'apprêtait à sortir quand il fut retenu par des coups répétés contre sa vitre. C'était sa voisine justement qui semblait chercher à le prévenir. Il mit un certain temps à comprendre ce qu'elle lui désignait – foutue insonorisation : sa montre. Il allait partir sans elle ; c'était comme si un homme du paléolithique sortait sans son silex ! En effet, cette montre, avec une option éclairage, était une nécessité compte tenu des risques de coupure de courant électrique dus à l'excessive consommation d'énergie engendrée par le dispositif de néons.

A peine à l'extérieur, il reçut une notification sur sa montre, qui s'ouvrit d'elle-même à l'instar des messages de la Grande Société à caractère informatif. Le Carré blanc sur fond blanc de Malévitch apparut, lui rappelant qu'il n'avait plus que deux semaines pour préparer comme il

se devait les purifications annuelles. Tous les ans, à la date précise où Malévitch présenta son Carré noir sur fond blanc, les habitants étaient invités à recouvrir un tableau blanc de noir et à jeter ce tableau dans les bûchers préparés à cet effet. Cette manœuvre avait évidemment valeur de symbole : détruire le noir qui avait cherché à couvrir le blanc. Un rapide coup de fil à son beau-frère lui permit de réserver de la peinture noire, qu'il irait chercher dans le courant de la semaine prochaine.

La journée au bureau – un open space évidemment - défila rapidement pour lui comme pour ses collègues. Ils purent remercier la bienveillante attention que chacun exerçait sur tous, évitant à chacun de se relâcher au travail. Pour autant, au grand désespoir des économistes, la productivité n'avait pas été améliorée par cet ingénieux dispositif. Il se trouverait sûrement quelques chercheurs dans des sociétés pré-modernes pour voir dans cette stagnation de la productivité, le temps – pas perdu pour autant - à épier les autres afin de s'assurer qu'ils contribuent eux aussi au travail de la collectivité.

Le lendemain, ouvrant peu à peu les yeux, réveillé par une soudaine baisse de l'intensité lumineuse, il constata qu'une partie de l'immeuble était dans le noir, notamment la partie Sud de son appartement, incluant l'appareil qui lui tenait lieu de réveil. Le réseau électrique toujours sous tension avait du être délesté partiellement. Il sortit de son lit, espérant allumer la télévision et ainsi repousser les quelques ombres menaçantes qui avaient pris possession d'une partie de son appartement. Heureusement, cette installation n'avait pas été touchée, et il put l'espace d'un instant être rasséréiné par l'éclairage supplémentaire. C'est alors qu'il la vit, ou plutôt qu'il la revit, ou non, qu'il la vit comme pour la première fois. Il ne sut expliquer le soudain attrait et la captation qu'exerça sur lui la vision qu'il avait devant les yeux. Elle était là, comme chaque matin, sous la douche, et lui, devant sa télé. Mais, il n'arrivait plus à regarder son poste, tant il était obnubilé par les ombres qui se dessinaient sur le corps de sa voisine, faisant ressortir les parties éclairées. Ce n'était pas tant les parties propres à l'anatomie féminine qui l'obnubilaient ici, mais bien les dégradés de lumière, cet ensemble si contrasté en terme de tons, mais si harmonieux en terme de représentation. C'était blanc...non, jus-

tement, ce n'était pas blanc, mais cela commençait pareil. C'était beau, aurait-il voulu dire.

Il reste de longues minutes assis, hébété par cette vision jusqu'à ce que le retour à un éclairage normal efface les ombres qui peuplaient alors le corps de sa voisine. Sortant avec difficulté de sa torpeur, il s'aperçut qu'il était très en retard et se mit aussitôt à se préparer.

A peine sorti, les premières gouttes tombant, il s'aperçut qu'il n'avait même pas pris la peine de vérifier le temps qu'il pouvait faire. Cette coupure avait du l'effrayer plus qu'il ne croyait. Enfin, déjà en retard, il était trop tard pour rentrer.

Toute la journée, une même image sembla s'imposer à son esprit. Elle le quittait pour mieux revenir, lui semblait-il. Il n'y vit que le reflet de la peur qui l'avait saisi. Pourtant, il revoyait davantage sa voisine que son appartement. Serait-il tombé amoureux ? fut sa seule pensée. Aveuglé de lumière, gavé de transparence, croulant sous une connaissance, mais incapable de comprendre.

Pourtant tout aussi fatigué que la veille, cette nuit, il ne trouva pas le sommeil, touché au plus profond. S'il prenait la peine de fermer les yeux, alors elle – non pas la femme, mais l'image – apparaissait. Ouvrir les yeux et être noyé de lumière. Les fermer et être ébloui par l'image. A tout prendre, il préférait désormais la seconde à la première.

Deux jours durant – la nuit n'étant devenue qu'un concept encore plus abstrait maintenant que son sommeil l'avait quitté –, cette luminosité incessante l'empêchait désormais de dormir. Il se retournait sans cesse dans son lit, perturbé encore et toujours par cette image.

Au matin, transi de fatigue, au bord de la folie, il ne voulait plus vivre sans revoir, ne serait ce une dernière fois, ce qui l'avait tant émerveillé. Animé par cette idée, il appela donc son beau-frère et lui demanda s'il pouvait récupérer la peinture noire plus rapidement que prévu. Ce dernier, un peu surpris, souhaita connaître l'étendue de la rapidité. « Aujourd'hui », répondit-il. Bien qu'encore plus étonné, il était en mesure

de satisfaire sa demande et lui donna rendez-vous dans l'après-midi.

Lorsque sa voisine rentra le soir, elle fut certes un peu surprise de le trouver déjà chez lui. Rien de totalement étrange non plus, il paraissait fixer la télévision avec une certaine intensité. Non sans avoir saluée, elle se dévêtit et se mit sous la douche.

Alors qu'elle prenait sa douche, l'eau ruisselant à nouveau sur son corps, elle ne le vit pas recouvrir une partie du mur de peinture noire. Bien sûr, les autres voisins, ceux d'en haut, d'en bas, de gauche, alertèrent rapidement la police de l'inquiétante action de leur voisin. Il utilisait la peinture noire à d'autres fins que celle attendue ! Son œuvre pour lui achevée, il se laissa gagner par l'émotion de ce qu'il avait sous les yeux. La police arrêta bien évidemment l'opportuniste et effaça la traînée noire du mur. Personne ne sut pourquoi il ne recouvra pas entièrement le mur. « Quelle idée de se cacher partiellement ! », « Comme si on ne pouvait pas le voir ! » furent les principales paroles échangées dans les jours qui suivirent. « Quelle idée aussi de rester coi devant ce mur à moitié recouvert » auraient-ils pu ajouter. Personne n'avait compris que dans un tableau, les ombres sont tout aussi importantes que les couleurs, que rien ne fait mieux ressortir le clair que l'obscur, que c'est de l'obscurité que jaillit la lumière.

Si l'action rapide et efficace de la police rassura tout le monde, le voisin de droite n'arriva pas le soir venu, pour la première fois de sa vie, à trouver le sommeil. Il mit cette insomnie sur le compte de la peur occasionnée par la noirceur qu'il avait du visualiser. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de revenir à une image, image qui sans cesse le hantait, une image loin d'être unie et dotée d'une certaine harmonie, une image d'ombres et de lumières, le reflet d'une certaine idée.... Mais, n'était-ce pas là une mauvaise pensée ?

« C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière »

E. Rostand

Nino

de Eric GOHIER

2nd prix dans la catégorie Nouvelle

Certains rencontres peuvent éclairer le cours d'une vie. Mes yeux à moi, ils se sont ouverts au cours de l'été 1984. Cette année-là, j'ai rencontré Nino et découvert le monde de la tauromachie. Le destin n'avait pourtant pas joué les mères protectrices avec nous. Les chances pour que nos existences viennent à se croiser étaient plutôt minces. Nous étions nés à vingt ans d'intervalle. Mais surtout à plus de cinq cents kilomètres de distance l'un de l'autre. Lui entre terre et mer au cœur de la Camargue. Moi à la pointe septentrionale du Massif Central, au beau milieu du Morvan. C'est dommage. Sans ça, Nino, avec un bon coup de pouce du destin, ç'aurait pu être mon père. Tout alors aurait été différent.

Par bonheur, quelques circonstances retorses s'étaient liguées afin de nous pousser l'un vers l'autre. Pour dire la vérité, elles s'étaient surtout préoccupées de moi. Quelques rencontres d'un hasard bon prince et ma passion de toujours pour la pêche m'avaient échoué jusqu'à Sète au grand désespoir de mes parents. Le détail de ce sort étrange importe peu. De campagnard, j'étais devenu marin. Mais pas un matelot de pacotille, un vrai ! Avec ciré, vareuse et cuir tanné par le soleil. Un patron pêcheur,

Gabriel, sans doute un peu plus fou que les autres, m'avait accepté à son bord. Avoir tout à apprendre à un minot de vingt ans ne lui avait pas fait peur. Rien d'ailleurs ne l'effrayait. L'inverse était moins vrai. Pour qui ne savait le prendre, Gaby pouvait terroriser.

Jusque-là, aucun matelot n'avait pu supporter très longtemps ses incessants coups de gueule. Il n'était pourtant pas méchant. Il souffrait juste de cette fâcheuse manie de toujours chercher un responsable à tout. En mer, le marin remplissait ce rôle à merveille.

Le cul calé sur mon siège de pilotage, je barrais le bateau. Gaby et le poisson commandaient. J'obéissais. Bâbord ou tribord. Arrière ou avant. Le petit doigt sur la couture de mon Guy Cotten, baissant la tête à chaque rafale de gros mots ou tempête de verbe haut.

J'en avais entendu d'autres. Je ne risquais pas de m'affoler pour si peu. D'autant qu'avec Gaby, je gagnais bien ma vie. Sans négliger qu'une fois rentré à terre il redevenait souriant et le plus drôle des hommes. Toutes ses colères souffraient d'amnésie. Quant au reste...

À cette époque, le poisson abondait encore. À bord de notre vedette pontée, sortie dix ans plus tôt des chantiers Aversa, nous ne pêchions qu'à la palangre. Je précise pour les non-initiés qu'il s'agit d'une longueur de drisse ou de fil nylon sur laquelle s'articulent à intervalles réguliers des brassoles équipées d'hameçons.

Suivant la saison, nous traquions le congre, le rouget grondin ou la dorade. Naturellement, nous n'étions pas sectaires. Tout autre poisson était le bienvenu. Cette pêche sélective, si elle préservait la ressource, souffrait d'un grave défaut : elle nous rendait tributaires des appâts.

Sardines, bogues ou maquereaux à la mauvaise saison. Couteaux tout au long de la période estivale. L'achat de ces esches grevait notre budget. Si les chalutiers nous offraient parfois quelques bacs de poissons, nous n'avions d'autre choix que d'acheter les couteaux. Lorsque cela était possible... Parfois, nous n'en trouvions pas. Parfois, la modicité de nos captures nous réfrénait.

Ce fut donc avec un certain enthousiasme que nous accueillîmes la proposition de Jaime, un ami pêcheur d'origine portugaise. Il nous apprit comment capturer nous-mêmes les couteaux à l'aide d'une baleine (fine

tige de métal au bout de laquelle est soudée une balle de petit calibre, réplique améliorée de la baleine de parapluie initiale). Le principe était simple : enfoncer d'un geste vif l'engin dans le bâillement à fleur de sable trahissant la présence du couteau puis remonter lentement l'engin après que l'animal s'est refermé, manière de ne pas le déchirer.

Un des cousins de Jaime vivait à Port-Saint-Louis-du-Rhône. Joao prétendait que là-bas, au cœur des étangs, les couteaux abondaient. C'est ainsi que j'eus l'occasion de combler le bout de route qu'il manquait encore afin que nos destins, à Nino et moi, viennent à se croiser. Je ne prétends pas l'avoir fait poitrine bombée et stature hiératique. L'élément liquide et moi avons parfois souffert de troubles de la communication. Les paroles rassurantes de Gaby m'avaient apaisé. Je restais néanmoins circonspect. Tenter est une chose. Réussir en est une autre.

Notre première expédition se révéla moins fructueuse qu'espérée. De nous quatre, seul Gaby possédait quelque expérience de la plongée et de l'usage de la ceinture de plomb. En revanche, nous étions tous néophytes dans le maniement de la baleine. Eduardo, le patron de Jaime, se révéla même particulièrement maladroit. Cela ne nous découragea pas. La deuxième tentative, une semaine plus tard, marqua un net progrès. Tant en ce qui concerne les formalités – nous devons retirer une autorisation de pêche pour la journée au quartier des Affaires Maritimes de Martigues, notre zone d'action étant décrétée insalubre – que pour éviter les pièges de la circulation vespérale entre Arles et Vauvert.

Le troisième essai fut le bon. Nous rentrâmes à Sète les glacières remplies de plus de quatre mille couteaux. De quoi assurer les appâts pour une semaine complète et même rembourser nos frais de route grâce à la revente de quelques paquets – traditionnellement, les couteaux étaient rangés par dix – à des collègues pêcheurs.

Si cette méthode d'approvisionnement se révélait rentable du point de vue investissement, elle ne générerait aucune rentrée financière. Gaby, si ma mémoire est bonne, eut l'idée de couper la poire en deux. Pourquoi ne pas envoyer deux hommes faire les couteaux tandis que les deux autres iraient en mer caler les palangres ? La stratégie fut adoptée. Jaime et moi désignés pour la balade en Camargue. Nous nous étions révélés

les plus habiles dans le maniement de la baleine.
C'est ainsi que le 22 juin 1984, je croisai la route de Nino.

Il peut paraître surprenant que trente ans plus tard je me souvienne avec précision de la date. Cela n'a pourtant rien d'extraordinaire. Ce jour-là marquait le lendemain de mon vingt et unième anniversaire. J'avais fêté ça avec les copains. Je me sentais nauséeux. La tête plutôt calée en bas du dos que sur les épaules.

Je ne possédais pas le permis. C'était donc Jaime qui avait conduit la voiture de Gaby. De nationale en départementale jusqu'à la route menant à la plage Napoléon avant d'enfin emprunter les chemins de sable et de sel en direction des étangs de nos exploits.

La vieille 4L ne craignait rien. J'aurais aimé en dire autant. Planant entre veille et éveil, je luttais pour endiguer quelques incisives vagues nauséuses. La piste tracée entre marais et délaissés d'étang ne m'aidait guère dans mon combat. Ornières et nids-de-poule soumettaient au martyre pneus, amortisseurs et estomac.

Tangage et roulis ne pouvaient pas effrayer les marins que nous étions. En revanche, on peut trouver ici la raison pour laquelle la 4L se mit de plus en plus souvent à chasser du côté droit, cherchant à tout moment à nous embarquer au milieu des sous-souilles.

Jaime n'insista pas très longtemps et rangea la voiture sur le bas-côté. Le diagnostic fut vite établi. La sentence demeurait en suspens. Notre roue avant droite était crevée. Cela nous désola. Aucun de nous deux n'avait déjà changé de roue. Je ne me sentais pas d'en courir le risque. Ce double atterroissement nous versa au désespoir lorsque nous nous aperçûmes que la roue de secours souffrait de la même maladie.

Crevée ou dégonflée... mais à plat. Ce qui revenait au même et nous laissait dans une situation pour le moins délicate. Je maudis Gaby pour sa négligence puis nous fîmes chemin inverse. À pied cette fois. Jaime n'avait pris aucun risque... mais la roue de secours. Prudents, nous avions fermé la voiture à clé afin que nul ne soit tenté par notre matériel de plongée et les glacières.

L'idée était simple : parcourir la distance, cinq cents mètres à l'estime, qui nous séparait des quelques cabanes d'été érigées au début du chemin. À chacune de nos venues, nous avons constaté que l'une d'entre

elles semblait habitée en permanence. Volets toujours ouverts et voiture en stationnement sous un abri rudimentaire recouvert de sagnes. Ces cabanes aujourd'hui n'existent plus. La loi Conservatoire du littoral les a jugées inélegantes et illégales. Trente ans plus tard, l'histoire ne pourrait se rejouer.

Le miracle secrètement espéré n'eut pas lieu. Aucun véhicule ne croisa notre route au vrai peu empruntée. Mis à part les rares pêcheurs et les gendarmes maritimes... C'est donc en sueur que nous arrivâmes devant la cabane que nous pensions habitée. En sueur... et fatigués ! La chaleur naissante et la marche m'avaient fait payer au prix fort mes écarts de la nuit précédente.

Jaime alla frapper à la porte, un assemblage plutôt disgracieux de bois de palette. Une voix lui répondit. Elle venait de l'extérieur. Sans doute à l'arrière du modeste bâti. J'accordai peu d'attention à ces échanges. Je n'avais d'yeux que pour la voiture. Une Ford Mustang rouge, modèle 1966 sauf erreur de ma part. Version cabriolet avec siège en cuir noir et bandes de roulement blanches peintes au flanc des pneus. Mon oncle Luc possédait la même, en jaune.

Une voix s'éleva. Je me retournai et découvris Nino. J'eus un choc. La voix lasse et éraillée trahissait le personnage. Petit, une barbe hirsute lui dévorant le visage, l'œil noir et inquisiteur, le cheveu en bataille, les habits aux bords extrêmes de la fatigue. Sans oublier le plus important : une paire de béquilles et une jambe manquante à l'appel.

– Ne dites rien... vous avez crevé.

Son œil sombre me fixait. Il brillait d'une étrange lueur. Jaime lâcha un sourire. La roue lui pendait au bras.

– Le problème c'est que je ne vois pas trop ce que je pourrais faire pour vous.

– Si vous pouviez... d'un coup de voiture...

Nino éclata d'un rire bref.

– Je peux même vous la prêter mais...

En quelques habiles déplacements, il progressa jusqu'à la voiture. Une main en appui sur l'aile, l'autre soulevant le capot, il nous révéla le grand vide qui tenait lieu de moteur. Un sourire égaya son visage. Visiblement, sa petite mise en scène l'avait distrait.

Je dus avoir l'air dépité. Peut-être même circonspect. Puisqu'il enchaîna aussitôt :

– En revanche...

Quelques minutes plus tard, Nino et moi observâmes Jaime s'éloigner sur le chemin. Il allait prudemment, les deux pieds frôlant le sol, les mains crispées sur le guidon de la mobylette, la roue de secours emmaillottée par quelques tendeurs sur le porte-bagages. Sitôt dévoré par le premier virage, Nino me dit :

– Allons-nous asseoir à l'ombre. Tu as soif ?

Devant ma réponse affirmative, Nino revint avec deux bières. Je n'osais pas refuser. Ce n'était pourtant pas d'une soif de ce genre dont je parlais.

– Comment tu t'appelles ?

– Daniel... et vous ?

– Si ça ne te dérange pas, je préférerais que tu me tutoies. Moi, c'est Nino. Vous allez vous perdre où ton collègue et toi ? Vous faites comme les chinois ?

Nino faisait référence à un groupe d'asiates – je pense qu'ils étaient plutôt d'origine vietnamienne – spécialisés dans la pêche à la palourde. Ils usaient d'une méthode bien à eux. Non homologuée... surtout en zone décrétée insalubre. Six d'entre eux secouaient un sommier métallique sur lequel les autres jetaient tout ce qu'ils pelletaient dans la vase de l'étang. À intervalles réguliers, ils échangeaient les rôles et récupéraient les coquillages prisonniers du sommier. Une méthode redoutablement efficace.

– Non, nous venons pour pêcher des couteaux. On s'en sert d'appâts pour la pêche, ajoutai-je devant son air dubitatif.

Il me demanda ensuite d'où nous venions, ce que nous pêchions. Il m'interrogea sur mes origines trahies par mon accent différent de celui en vogue sur le bord des étangs lagunaires. Il parla aussi de la pluie et du beau temps avant de se mettre à rire. Une petite crécelle presque triste.

– Même si tu peux comprendre, tu te demandes sans doute l'intérêt d'une voiture sans moteur...

Peut-être avait-il surpris mes fréquents coups d'œil.

Je m'embrouillai en tentant de nier ce qui était pourtant la vérité.

– J'adore aller me promener, me confessa-t-il, le regard rivé sur la

voiture. Souvent, la nuit, je m'assieds au volant, je claque la portière et je vais un peu partout... sur le boulevard du Rêve, il n'y a aucune limite. Je devais lui paraître circonspect puisqu'il ajouta :

– Tu dois me croire un peu fou, non ?

Je protestai. Mollement.

– Ne dis pas non. Il n'y a pas de mal. La folie me va bien. C'est la seule chose qui puisse libérer l'homme d'une certaine tristesse. Si tu savais toutes les belles choses que j'ai pu voir, le cul calé sur le siège de cette bagnole. Ça me console de tout ce que je ne pourrai jamais réellement découvrir.

Presque à mon insu, mon regard glissa jusqu'à ce vide enserré dans sa jambe de pantalon roulée et tenue par deux grosses épingles à nourrice.

– Ben oui, une jambe en moins, ça calme !

Un long silence suivit sa remarque. J'étais avide de savoir. Mais certaines questions...

C'est Nino qui le tua ce silence. En jouant au jeu des questions réponses. Au cours des semaines à suivre, je m'apercevais que ce jeu il le pratiquait à merveille. Sans doute avait-il noté mon incapacité à ne fixer que le haut de son corps. Mon manège devait manquer de discrétion. Au point qu'au détour d'une phrase anodine il me lança :

– Taureau !

Mes yeux s'écarquillèrent. Ma bouche s'assécha. Je ne comprenais ni le sens ni la raison de cette tonitruante ponctuation.

– Ma jambe, précisa-t-il. C'est à cause d'un taureau.

L'incompréhension m'envahit. Je peinais à établir un rapport entre handicap et animal. Les taureaux de mon Charolais, pour impressionnants de puissance qu'ils soient, faisaient montre d'une telle placidité que rien ne me permettait de relier les informations. Seules quelques images des manades que nous longions en voiture éclairaient mon esprit. Elles ne jetaient au vrai que le faible éclat d'un falot.

– J'étais toréador, m'annonça-t-il dans un soupir mais avec une certaine emphase.

La chaleur du jour reflua. Je venais d'établir un lien de cause à effet. Un frisson de glace me laboura le dos. Nino s'en aperçut.

– Laisse tomber néné, c'est du vieux passé tout ça ! Plus de dix ans maintenant. C'était pour la fêria de Pentecôte à Nîmes. Tu t'y connais

un peu en corrida ?

Comme tout le monde, j'avais quelques images en tête. Des clichés de couleurs vives, d'arènes, de lâchers de taureaux dans les rues, de costumes brodés, de bêtes mises à mort au fil de l'épée, de chiffon rouge agité devant un muflé écumant. Sans parler des échos de débats passionnés opposant les pour et les anti. Ayant grandi au nord de la Loire, la tauromachie se paraît pour moi d'un exotisme inconnu.

Pour toutes ces raisons, je jugeai plus honnête de répondre :

– Pas trop...

Les yeux de Nino se perdirent dans le vague.

– La corrida, tu vois, c'est un peu comme une danse. À cette différence près que ta partenaire c'est la mort. Et que tu vales avec elle sur une piste de sable où chaque faux-pas coûte cher. Ce jour-là, je combattais le sixième toro. Le dernier de la journée. Je ne le sentais pas. Il cherchait à gagner du temps. Un temps dont je ne disposais pas. Chaque lidia est divisée en trois séquences. Chaque tercio ne peut s'éterniser sous peine de provoquer la colère du public. J'ai précipité les choses. Je l'ai payé cher.

Le regard grave, je buvais ses paroles. Un calice de fascination et d'effroi. Pas tant pour la douleur de cette rencontre de corne et de chair que je brossais sur la toile de mon imagination mais pour la passion née soudain dans l'œil noir de Nino. Ces mots d'un code que je ne possédais pas avaient illuminé son visage d'une lumière sublime. Il n'y avait rien à mettre au clair. Aucun regret ne l'habitait. Aucun voile ne ternissait sa voix.

– Sur une véronique mal négociée, je me suis esquivé trop lentement. La bête m'a rappelé à l'ordre... à sa manière. La blessure à la cuisse était profonde. Par chance, l'artère fémorale n'avait pas été touchée. On m'a évacué à l'infirmerie puis à l'hôpital. Cela aurait pu n'être qu'une périépie mais une toute petite bête avait décidé de venger toutes les grosses. Un sourire vint fleurir ses lèvres. Je l'aurais pensé voué à un plus grand désespoir. Nino semblait presque s'amuser du tour que la vie lui avait joué. Devant mon masque d'incompréhension, il précisa : Le staphylocoque doré ! Inflammation, gangrène... amputation. Adieu pour moi la corrida. Un flamant rose sur une patte, on en voit partout par ici. En revanche, un matador sur une patte ça n'existe pas !

J'étais désolé pour lui. Sincèrement. Quant à trouver des mots... Je n'avais que vingt ans !

– C'est pour ça vois-tu, enchaîna-t-il à mon grand soulagement en désignant la Ford Mustang, que mes rêves je les entretiens ici, pas trop loin des gens mais pas trop près non plus. Je flotte entre deux mondes. Aucun ne me tente plus que l'autre. Et puis, de temps en temps, je vais les voir...

D'un geste gracieux, sa main balaya l'immensité d'un territoire où la lumière, l'eau et le ciel passent le temps à se pourchasser en glissant entre les îlots de verdure. Je compris qu'il parlait des taureaux. Je n'avais surpris aucun ressentiment dans sa voix.

Une gêne toutefois s'était établie après que le silence entre nous avait étendu sa grande lessive de mots inutiles. Nino ne le rompit que très longtemps après, dans un sourire carnassier.

– Avant que tu ne te décides à me parler de toi, tu aimerais que je t'en apprenne un peu plus sur la corrida ?

Comment aurais-je pu lui refuser ce plaisir ?

Bien plus tard, lorsque Jaime eut ramené et changé la roue, Nino – il nous avait accompagné jusqu'à la voiture – nous proposa de venir partager une bière avec lui sur notre chemin retour. Nous refusâmes. Nous avions perdu beaucoup de temps. Le peu à rester nous était compté. Nous lui fîmes la promesse solennelle de nous arrêter dès le mercredi d'après. Nous ne faillîmes pas à notre parole.

En apprenant tout ce que m'avait confié Nino, Jaime accepta l'arrangement que je lui proposai. Nous avons pour habitude de plonger deux heures et demie le matin. Idem l'après-midi après une longue pause déjeuner. Jaime accepta d'abandonner cette façon de procéder. Désormais, nous n'observions plus qu'une très courte trêve. Ensuite, après nous être changés et avoir lié les couteaux par paquets de dix tenus par un élastique, nous allions partager tant un moment que notre déjeuner avec Nino.

Semaine après semaine, celui-ci me conta les hauts et les bas de sa carrière au cœur des arènes de novillero d'abord puis de matador. Il m'initia à l'art tauromachique, à ses codes, à son vocabulaire. Il m'apprit en

me les mimant avec son sourire d'enfant terrible toutes les subtilités des multiples quites. Il m'entrouvrit la porte de tous ses rêves. Si rien n'était arrivé, ceux-ci l'auraient entraîné jusqu'en Amérique du Sud après être passés par Madrid et Séville. À tout propos, il possédait une anecdote propre à éclairer son discours. Parfois, il n'était pas tendre avec les aficionados. Il ne l'était pas toujours non plus avec lui et son existence à la marge.

De confiance en confiance, il me révéla un monde dont j'ignorais tous les arcanes.

Un univers tenaillé entre rite, culture et tradition. Chaque serrure n'avait pas une mais plusieurs clés. Toutes ouvraient la porte. Mais sur un décor différent selon l'angle de l'entrebâillement.

Entre Nino et moi s'était tissé un lien. Lequel ? Trente ans après, je suis encore incapable de le définir. Même Jaime, moins animé par la passion que moi, éprouvait un respect naturel à l'égard de Nino. Une déférence sans faille pour son humanité et la simplicité de ses mots pour décrire des choses aussi complexes.

Sans m'en être ouvert à Nino, j'avais demandé à Jaime de m'accompagner à Béziers le premier week-end de septembre. Je souhaitais assister à une des corridas de la Féria des vendanges. Le spectacle que j'y découvris, intense en émotion, n'avait ni la richesse ni la saveur de celui que Nino m'avait fait découvrir. Il manquait une lumière, une de celles brodées sur le costume des matadors. Je ne lui en parlai donc jamais.

Le 10 octobre 1984, nous nous attardâmes chez Nino. La saison de la dorade tirait à sa fin. Les premières avaient commencé à quitter l'Étang de Thau pour leur grande évasion annuelle vers les profondeurs du plateau continental. Désormais, nous n'aurions plus besoin de couteaux... et plus aucune raison de venir jusqu'à Port-Saint-Louis-du-Rhône. Nous prîmes congé. La voix étranglée. Le cœur ourlé par de belles promesses.

À Pâques, les premières dorades revinrent hanter les côtes du Languedoc. Presque timidement. Le 15 mai 1985, il me sembla que les routes s'étaient étirées au long de la mauvaise saison. Le temps pour atteindre

la cabane de Nino me parut interminable.

Peut-être cherchait-il à me préserver. Luxe bien inutile.

Je compris l'essentiel lorsque Jaime immobilisa la voiture devant la cabane. Rien n'avait changé à un détail près : la Ford Mustang avait disparu. Les volets quant à eux étaient ouverts. Une belle femme brune d'une quarantaine d'années promenait un balai dans la cour. Elle leva la tête et nous regarda. Un défi naturel peignait ses prunelles noires. L'air de famille n'aurait trompé personne.

– Il n'est pas là Nino ?

– Non.

– Il revient bientôt ?

Ce n'était pas une vraie question.

– Pourquoi, qu'est-ce que vous lui voulez à Nino ?

En quelques phrases, je lui expliquai les hasards de notre rencontre. Elle concéda un pâle sourire en apprenant cette étrange habitude que nous avions prise.

– Je ne vais pas vous mentir... Nino, vous ne le reverrez jamais. Il est parti pour un dernier voyage au cours de l'hiver, au volant de sa voiture. Il avait pris un bidon d'essence pour passeport, précisa-t-elle, la voix déchirée.

Cela ne me surprit qu'à moitié. Les traces noirâtres ceignant l'emplacement de la voiture m'avaient laissé présager le pire.

– Il en avait assez de vivre à ce point ?

– Qui le saura jamais ?

Un étrange sentiment m'envahit. La beauté de la sœur de Nino n'y était sans doute pas étrangère.

– Il ne nous l'a jamais vraiment dit mais je suppose que sa vie s'est arrêtée lorsqu'il a perdu sa jambe.

– C'est vrai qu'il ne s'en est jamais remis, soupira-t-elle.

– On a beau connaître tous les risques, on ne les accepte sans doute jamais...

– Quels risques ? sembla-t-elle s'étonner.

– Ceux qu'il y a à aller affronter un taureau !

– Je ne comprends pas...

– Nino savait que sa vie de toréador risquait de mal se terminer.

Sa bouche se déforma sous une grimace.

– Je ne sais pas ce que mon frère vous a raconté... mais il n’a jamais toré. Nino était mécanicien. Sa jambe, il l’a perdue dans un accident de voiture... au retour d’une fêria.

Cette révélation venait de m’anéantir. Cela devait transparaître sur mon visage puisqu’elle se hâta de nous proposer :

– On ne va pas rester là à discuter comme des étrangers, venez vous asseoir à l’ombre.

Je faillis refuser mais Jaime m’encouragea d’un coup de coude. J’ouvris la portière de la voiture. Un reflet de soleil accroché par la vitre balafra la cabane d’une brillance fulgurante.

La sœur de Nino pâlit lorsqu’elle s’aperçut que moi aussi j’étais unijambiste.

1^{er} prix dans la catégorie Poésie

« *Dame Lumière* »

de Daniel DELPORTE

Pour la faible lueur de l'heure matinale,
Lorsque l'aube se mêle à la nuit qui s'efface,
Eclairant peu à peu tes longs cheveux étals,
Sur le lit alanguie, lorsqu'enfin tu m'enlaces,

Je te salue, Dame Lumière !

Pour le flux éclatant de ce phare allumé,
Rassurant le marin, au jour finissant,
Qui guide jusqu'au port telle une bonne Fée,
Le navire roulant dans les flots rugissants,
Je sais qu'il te salue, Dame Lumière !
Pour ce soleil intense éclaboussant l'été,
Qui fait mûrir les blés, et colore les fleurs,
Quand secouant son aile séchant sur l'olivier,
La cigale naissante crisse de bonheur.

Elle aussi te salue, Dame Lumière !

Pour ces soirs écarlates aux lumières du couchant,
Où s'enflamment de pourpre les ciels de Camargue,
J'observe, silencieux, un vol de ces flamants,
Ivres de liberté, qui pour toujours me narguent.

Je sais qu'ils te saluent, Dame Lumière !

Et pour cet arc-en-ciel, brillant après l'orage,
Dans le ciel menaçant de ses noirs desseins,
Qui trace triomphant, tel un heureux présage,
La réconciliation des Dieux et des humains,
Nous te saluons tous, Dame Lumière !
Lorsque j'aurai tout vu, j'affalerai les voiles,
Après avoir soufflé ma dernière bougie,
Mais en cherchant encore une possible étoile,
Je lui demanderai d'accepter ce Merci,

Et mon dernier Salut , Dame Lumière !

2nd prix dans la catégorie Poésie

« *Un matin de lumière* »

de Claudette BASSET

J'aurais voulu être couleur du temps
et pouvoir de temps en temps,
Jouer sur le violon une mélodie d'or et d'argent
Vibrer sur des cordes de lumière
te faire un pays où le réveil a le goût du miel
sous un ciel de lavande
sur les coteaux de pierres blanches
La douceur infinie des jours et des nuits
brille sur les perles de rosée laissées par la pluie
et que les abeilles viennent butiner
par les beaux matins d'été
Poudrer ton front soucieux de myrrhe et de safran
Mettre dans tes cheveux des reflets que le vent effarouche un peu
Glisser au creux de ton oreille
la nacre des coquillages bruissante d'échos lointains
Dessiner sur ta peau brune
la fraîcheur des embruns unis par la vague du lendemain
D'un arc-en-ciel
effacer les regrets et les chagrins
Un arc-en-ciel peint avec la main du cœur
plus beau que celui qu'on voit après l'orage
Celui qu'on ne voit qu'une fois
au solstice des amours retrouvées
L'oiseau qui s'envole dans l'éclat de ses plumes
semblable à la mer
apporte la couleur de l'aube sur tes lèvres écloses
J'aurais voulu, teinte légère dans le vent, un matin de lumière
éclairer tes pas vers la source vive
d'une histoire jamais finie.

scintillante



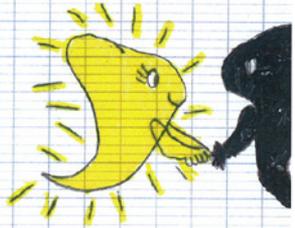
Brillante et étincelante
lumière

Lumière

Lumière, toi qui es si brillante qui aveuglante,
Tu nous enchantes.



Puis quand vient la nuit
Sans un bruit

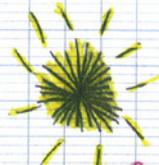


Tu dances avec elle

Comme si tu avais des ailes,

Tu sais illuminer nos cœurs.

En nous donnant du bonheur.



Je ne suis qu'une enfant

Et pourtant,

nuit

Tu m'emmènes sur le chemin

En me tendant la main.

Inès Alfonso 9 ans

Ville : Le grau du Roi

code postal : 30240

jour



Prix spécial du jury

« *Brillante et étincelante lumière* »

de Inès ALFONSO (9 ans)

Lumière, toi qui est si brillante, aveuglante,

Tu nous enchantes.

Puis quand vient la nuit

Sans un bruit

Tu dances avec elle

Comme si tu avais des ailes,

Tu sais illuminer nos coeurs.

En nous donnant du bonheur.

Je ne suis qu'une enfant

Et pourtant,

Tu m'emmènes sur le chemin

En me tendant la main.

